

Les géographies du roman noir

de la ville et des champs

Nouvelles noires 2021

La Fabrikulture félicite tous les participants et plus particulièrement les quatre lauréats de ce concours d'écriture 2021.

Nous tenons à remercier chaleureusement les membres du jury conduit, de main de maîtresse, par Jocelyne Fonlupt-Kilic : Sylvie Castellan, Line Cross, Marie Faillat et Monique Nicque. Les délibérations se sont faites sans effusion de sang, fin indigne pour un Festival International du Roman Noir.

Préface

Lorsque la présidente-fondatrice de la Fabrikulture, Monique Nicque, m'a demandé de présider le jury du concours de nouvelles noires organisé dans le cadre du Festival international du roman noir (FIRN) de Frontignan, j'ai accepté avec d'autant plus de plaisir que je savais ainsi mettre mes pas, à un an près, dans ceux de mon ami Olivier Martinelli (édition 2019).

Il est de tradition que les nouvelles reçues soient éditées. Naturellement, les trois textes gagnants sélectionnés par le jury – et vous les trouverez en début de cet ouvrage – mais aussi tous les autres classés par ordre alphabétique des noms de leurs auteurs. Avec cette année, la seule nouvelle reçue d'un jeune participant de 15 ans, et elle est loin de démeriter.

Comme l'ont fait mes assesseurs – Sylvie, Line, Marie et Monique –, j'ai lu avec attention les quinze textes reçus en provenance de toute la France. Un moment de découverte d'univers très différents, de la plus classique enquête aux rebondissements décalés d'une nouvelle déjantée.

L'exercice se révélait d'autant plus difficile qu'il s'agissait de respecter le thème imposé (qui est celui de l'édition 2021 du FIRN) : « Des villes et des champs... les géographies du roman noir ». Car le roman noir (comme la nouvelle noire), même s'il peut mettre en scène des policiers, rend d'abord compte d'une réalité sociale sur laquelle est posé un regard critique. Recherche des origines, conséquences de la pollution des sols, drogue, prostitution, épizootie... autant de thèmes, et quelques autres, abordés dans les textes qui suivent.

Autre difficulté, le respect du genre. Et la nouvelle en la matière possède ses codes. Nombre de personnages limité, indices disséminés dans l'intrigue et chute étonnante. Alors que les spécialistes considèrent qu'une nouvelle peut comporter de 7 500 à 75 000 signes, la consigne ici était de ne pas dépasser les quatre pages (autour de 9 500 signes), la concision s'imposait donc. Tout, ou presque, a été pris en compte par les participants.

Question style, leurs auteurs ne sont pas des Karine Giebel, Didier Daeninckx, Jean-Bernard Pouy ou... Olivier Martinelli, mais certains s'en approchent qui, s'ils persistaient dans l'écriture, pourraient ai-

sément trouver leur place dans les revues spécialisées. Et, qui sait, un jour peut-être être édités. C'est là tout le bonheur que je leur souhaite.

Et vous, lecteurs, que ces quinze nouvelles noires vous séduisent, vous interrogent, vous agacent peut-être, mais en tout cas vous plongent dans notre monde, un monde loin d'être rose !

Jocelyne Fonlupt-Kilic

La mort de Socrate

Michèle Dross

Premier prix - Catégorie Adultes

La petite Alpha Roméo quitte la nationale ; la route serpente entre les vignes avant de redescendre vers le mas campé près des vignobles et abrité des vents du nord et de l'ouest par deux barres calcaires. Le soleil de fin d'après-midi dore les bâtiments de la cave et des anciennes écuries.

- Ouf ! Enfin arrivés.

Marco gare la voiture devant la maison de maître et les jeunes gens étirent leur dos avant de faire quelques pas. Il fait bon sous les marronniers.

Plus loin, la route continue à grimper entre les collines couvertes de pins.

- Ce doit être plein d'écureuils, de sangliers et de cigales, soupire Manon.

- Et plein d'herbes de Provence pour mettre sur les grillades, une fois qu'on a réussi à les attraper ! dit Marco.

Myriam Pradeilles les accueille, le sourire avenant ; un chien de chasse noir et blanc lui passe entre les jambes pour faire fête aux visiteurs.

- À bas, Biscotte ! Excusez-la, dit Myriam, elle veut vous dire bonjour. Manon Blondin ? Entrez-donc, je vous prie.

- Voici mon ami Marco, dit Manon. Merci de bien vouloir nous recevoir.

Myriam les installe sous la tonnelle, revient avec des boissons, et s'assied avec eux.

- Voilà, commence Manon d'une voix un peu enrouée ; j'ai préféré vous rencontrer, c'était... délicat à expliquer par téléphone. Ma mère adoptive est décédée l'année dernière... J'ai toujours vécu à Paris, mais je suis née à Montpellier, le 17 mars 90. J'ai entrepris des recherches pour découvrir mes origines. Ma mère biologique avait laissé son nom à l'hôpital : elle s'appelle Anita Pradeilles.

Le souffle coupé, Myriam la regarde : les yeux bleus, le pli décidé de la bouche ; oui, bien sûr, il y a une ressemblance.

Mon Dieu... La fille d'Anita.

Manon fouille fébrilement dans son sac et en sort un extrait de naissance.

- Je comprends..., dit Myriam dans un souffle. Manon, Anita est ma sœur. Il ne faut pas lui en vouloir : elle avait, tout juste, seize ans quand elle s'est trouvée enceinte ; c'est elle toute seule qui a décidé de laisser son bébé à l'adoption. Ici vous savez, tout se sait, on vit sous le regard des autres ; croyez-moi, ce n'est pas facile. Anita a changé de lycée, elle a passé son bac et continué ses études à Paris.

- Pouvez-vous me donner son adresse ? demande vivement Manon.

- Je suis désolée, Manon, c'est impossible... En fait,

il y a longtemps qu'on n'a plus de nouvelles.

- Longtemps ?

- À vrai dire, oui, des années.

Manon a l'air un peu sonnée.

- Excusez-moi, intervient Marco, mais que s'est-il passé ? Une dispute ?

- Une dispute, oui.

- Et mon père ? demande Manon après un silence.

- Je suis désolée Manon, répète Myriam ; Anita était jeune, elle avait des copains. Nous n'avons jamais su qui était le père... Vous avez roulé toute la journée. Restez donc pour le dîner, nous aurons le temps de parler. Vous pouvez faire un tour en attendant que le repas soit prêt, ce ne sera pas long.

Les jeunes gens se consultent du regard.

- Merci beaucoup, vraiment, dit Manon avec un sourire ; on avait réservé en ville, on ne voudrait pas vous déranger.

- Ne vous inquiétez pas, répond Myriam. Dans une ferme, on n'est jamais à court, il y a le jardin et les congélateurs sont pleins. Surtout, faites attention aux chasseurs, restez sur le chemin, on a déjà eu des accidents. La chasse par ici, c'est sacré vous savez, il est impossible d'empêcher les gens de passer sur les terres ; on a vu brûler des domaines pour moins que ça.

Comme le couple passe au-dessous de la fenêtre de la cuisine :

- Tu penses qu'on vit bien de la vigne et des produits de la ferme ? demande pensivement Marco. C'est vrai qu'avec le télétravail, on peut habiter où on veut. Regarde un peu ces murs ; sous le crépi, c'est de la pierre... Ce serait magnifique une fois restauré, on pourrait ouvrir une auberge ou un gîte... c'est ton rêve, non ? Il faut juste tuer la vieille et tu hériteras peut-être.

- Tu te crois drôle, espèce d'idiot !

Myriam sourit en lavant la salade... Celui-là, il ne faudrait pas beaucoup le pousser pour qu'il reprenne le mas.

Et Manon, je l'ai vu son regard sur les grappes de la glycine et le ballet des hirondelles... Il paraît que depuis le confinement des tas de gens veulent s'installer à la campagne. Juste retour des choses, mais il n'y aura pas de place pour tout le monde.

Tu ne le sais pas, Manon, mais j'ai souvent pensé à toi sans te connaître. Le bébé de ma sœur, forcément. On a du mal à faire le deuil des petits qu'on n'aura jamais. J'ai pris l'habitude de te parler dans ma tête.

Anita, avec ses boucles blondes et ses yeux bleus... dès le départ, les dés étaient pipés.

A seize ans, c'était une beauté, les gens se retournaient sur elle. Et décidée, et bonne en classe, et rigolote. On l'a toujours chouchoutée bien sûr, plus encore après la mort de ma mère. Anita était la petite, la plus câline. Elle a toujours su y faire avec le père. Même enceinte à seize ans,

elle est restée sa préférée. Elle est rentrée de l'hôpital toute chiffonnée de chagrin, mais elle a vite récupéré. Pas question de s'occuper de sa gamine. Vivre en ville, étudier, devenir riche et voyager, elle savait ce qu'elle voulait.

- C'est la plus intelligente, a dit le père. On lui paie ses études, on ne peut pas pour deux : elle sera pharmacienne, toi tu auras le mas.

Et merci pour le compliment. Mais ça m'allait, j'aime ma terre, je ne pourrais pas vivre ailleurs.

La dernière fois, elle est passée nous voir avant de partir en vacances ; elle avait son diplôme en poche, et un billet d'avion pour le Brésil ; elle voulait partir seule pour deux mois, son premier grand voyage ; elle n'a jamais eu peur de rien. Et elle avait trouvé à Paris une pharmacie à reprendre.

- Une affaire à ne pas rater, mon petit Papa ; un bon quartier, une belle clientèle ; bien sûr qu'il faut de l'argent, mais c'est l'occasion de ma vie !

Elle a réclamé sa part d'héritage en avance, comme l'enfant prodigue.

On avait deux solutions. Vendre, ou prendre une hypothèque. Elle s'en foutait bien du mas, elle n'a jamais levé le petit doigt dans les vignes ou dans le jardin.

Mais j'ai dit non. Et pour qu'on m'écoute, pour une fois, j'ai décroché le fusil.

- Fais pas l'idiote, a crié mon père.

Mais Anita a éclaté de rire, elle ne m'a jamais prise

au sérieux.

J'ai tiré.

Le plus dur, ça a été de la descendre à la cave. C'était provisoire, juste pour gagner du temps, juste le temps de décider que faire. On venait d'acheter notre premier congélateur, un grand coffre de deux-cents litres. Vous verrez, avait dit le père, ça va nous changer la vie.

C'est là qu'elle est, Anita, depuis vingt-trois ans. Rien à dire, le matériel de ces années-là c'était du solide. Mais j'en ai acheté un autre, puis un troisième, au cas où le premier viendrait à rendre l'âme. Et un groupe électrogène... je suis d'un naturel inquiet.

Le lendemain, le père a pris le fusil, il est parti très tôt ; ils l'ont retrouvé deux jours après, dans les collines. Accident de chasse.

Je veux croire qu'il n'a pas exprès décidé de m'abandonner.

Je ne prends jamais de vacances, j'ai peur des cambrioleurs et des pannes. Je vis seule évidemment, pas question d'avoir un ami à demeure, encore moins d'avoir des enfants.

J'ai le mas, comme je voulais, mais je me fiche bien maintenant de la glycine et des hirondelles.

Anita est avec moi.

Impossible de l'enterrer sous la dalle en ciment de la cave, impossible de la remonter seule. Impossible de l'oublier. Toujours là.

Et tu vois, Manon, elle continue ses blagues : elle avait laissé son nom à l'hôpital sans nous le dire, et voilà que tu débarques. Je fais quoi maintenant, d'une nièce qui tombe du ciel et qui va continuer ses questions ?

Heureusement, j'ai prévu le coup. Il y a tout ce qu'il faut ici, laurier-rose, if ou ciguë, sans parler de la *Mort aux rats*... Je penche pour la ciguë qui ressemble à la carotte et qui pousse dans le potager sans qu'on l'y ait invitée. J'en ai récolté tout à l'heure. Il y aurait une sorte de justice ironique à l'utiliser : c'est Anita qui nous avait appris à la reconnaître. Sa formation de pharmacienne...

Elle nous avait lu le récit de la mort de Socrate, une mort douce paraît-il.

Je n'aime pas faire souffrir.

Tu ne sais pas, Manon, qui aura la mort de Socrate ?

Ce sera moi, évidemment.

Un mensonge de nuit d'été

Bernard Delmotte

Deuxième prix - Catégorie Adultes

C'est un début de nuit d'été, mais il pleut. Une pluie de grosses gouttes qui dégringole du ciel avec méchanceté, frappe, rebondit et couvre tout, toits, trottoirs, chaussées, jardins, terrains vagues, champs, routes et chemins de boue. La ville finit où l'averse retentit, d'abord en silence à la frange ourlée des nuages, puis, dans un fracas aigu et continu, en s'approchant du sol.

Par les vitraux simples, quasi laïcs, la lumière fine de quelques veilleuses électriques donne un semblant de vie à l'église de briques, béton, bois, acier et cloches électroniques. Le dernier lieu de culte au bout du dernier quartier, adossé aux immeubles lézardés de déprime. Au-delà, un immense terrain vague avant les champs, les prés et la première ferme, presque effacée dans l'horizon incertain d'une ruralité en perdition.

Courbée sur un prie-Dieu en bakélite, la jeune fille dont les poings serrés écrasent les paupières closes, adresse aux saints de plâtre et à l'informe Jésus de bois toute la ferveur de son désespoir. Aucun mot

sur ses lèvres, aucune larme dans ses yeux, seulement le souffle de son indicible tourment vers l'ineffable présence qui hante, croit-on encore, la nef, le chœur, la sacristie, le tabernacle et, finalement, tout le saint-frusquin. Mais la prière n'est pas à l'aune de la souffrance de l'enfant. Le sait-elle seulement ? Il serait bien vain d'y croire ! Le prêtre, assis, caché par la tenture rouge du confessionnal, le pense également. Il est né dans les confins bruyants de la cité, y a vécu, entre turpitudes, rédemptions et rechutes. Il y vit encore parce que, tout jeune, il a compris qu'entre sa naissance et sa mort, il n'y aurait rien d'autre que l'absolue nécessité d'exister ici, sans aucune chance de salut pour les âmes de cette arrière-ville dont on refuse l'extraction de la fange préfabriquée dans laquelle il est trop bien aisé de les enfouir socialement.

Le prêtre se lève. Son dos, éclaté des meurtrissures de l'auto-flagellation, le fait souffrir. C'est pourtant un plaisir qu'il savoure tout en rejoignant la jeune fille encore voûtée sur son affliction démesurée et secrète. Elle n'a que faire des intermédiaires entre Dieu et elle, mais personne ne lui a encore fait comprendre que Dieu s'en fiche ! Le curé s'assied près de son ouaille et lui glisse à l'oreille les mots qu'elle

désire entendre. Les paroles ne lui viennent pas de l'homme, mais des images et des statuts qui glorifient l'hymne perdu d'un improbable rachat. Elles sont pourtant le réel bienfait qui la rassure et lui donne le courage de plonger ses yeux dans ceux, étincelants et profonds, de l'homme d'église.

Il sait ! Il connaît cette enfant qui vit dans la dernière maison qui hante le terrain vague en attente d'expropriation. Le père suicidé il y a longtemps, la mère, inculte et ivrogne, une sainte interdite de paradis, le frère, ivrogne et violent, interdit d'enfer, qui force la sœur à des excès incestueux.

L'abbé se tourne vers son seigneur immobile qui toise les chaises vides de son regard vide, tandis que la pluie redouble, rageuse, assourdissante lorsqu'elle brutalise la sainte façade. De son bras fort, le prêtre entoure les frêles épaules de la jeune paroissienne et, la bouche collée à l'oreille de la fille, distille des paroles à peine audibles au cœur sensible mais portées par le souffle brûlant d'une singulière contrition jusqu'au plus profond des viscères. Après quelques minutes de muettes exhortations, le curé, déchargé de la pénitence, quitte la nef et disparaît, barbare farouche, par les coursives obs-

cures et impersonnelles de béton brut. La ville périphérique n'appartient pas à la Ville et son église n'est habitée par aucun Dieu car Dieu aussi aime le confort, la quiétude et la sécurité.

Une à une, les veilleuses s'éteignent et bientôt seuls quelques cierges et bougies alimentent l'ambiance pénombreuse qui sied si bien aux grandes apothéoses religieuses et aux monstrueux égrégores.

La jeune fille, redevenue solitaire, mais portée par la prédiction du conducteur des âmes, se précipite vers la sortie. Elle n'a cure du déluge qui la gifle, aplatit ses cheveux noirs, cingle ses joues pâles, irrite ses yeux rougis, harcèle ses lèvres exsangues, rudoie son front lisse d'adolescente. Son dos est totalement obscurci par les ombres inégales des tours imposantes de faiblesse intérieure qui, pourtant, projettent, au gré des ellipses des éléments, des chimères à la fois lénifiantes et malsaines. Elle lève la tête et, de ses yeux mouillés, aperçoit les gros nuages encore plus noirs que la nuit et qui cachent totalement la lune. Le ciel, ce soir, ne lui sera d'aucune utilité. Elle revient sur terre et fixe l'horizon tout proche dans lequel elle discerne néanmoins la masse rectangulaire de la maison familiale complètement éteinte dans les pesanteurs d'alcool et de

perversion. Elle n'a plus vraiment le courage d'y vivre mais le chemin de sa vie va, sinueux et chaotique, entre deux néants dans lesquels elle refuse de se précipiter parce qu'elle sait ne pas être responsable de son passé, pas plus que de son présent, mais qu'elle peut, qu'elle doit agir sur son avenir. Les certitudes acquises dans ses prières et gravées dans ce qu'elle croit être une âme par le prêtre, la poussent à une révolte intransigeante, froide, calculée, rédhibitoire. Elle se met finalement en route, les pieds maintenant aspirés par la boue épaisse et suceuse. Derrière elle, retentissent, épars, les derniers bruits de la ville : rires gras, cris aigus, éclats d'une plainte, injures, pétarades de scooters, vitre brisée, peut-être un coup de fusil, mais elle n'en est pas certaine. Autour d'elle, d'abord le silence tout proche, presque à la toucher, un peu plus accentué par la pluie qui tambourine sans retenue le sol inconsistant puis, plus loin, un chuchotement de voix étouffées de fantômes, le souffle sourd de quelque animal, peut-être un loup. Tout cela, finalement, ancré dans sa tête tandis qu'elle avance vers la maison au-delà de laquelle elle finit par discerner, comme les vagues d'une mer immobile, les épais bourrelets des champs labourés, comme elle, dans l'attente de

l'expiation, du pardon puis du salut par la vie semée dans des sillons réhabilités.

Arrivée à la petite porte de l'atelier, celle qu'on ne ferme jamais, elle hésite encore : l'appel de la campagne est fort : tout abandonner pour s'y fondre. Si muet aussi qu'elle craint de ne pas y avoir sa place. Certainement, pour la jeune fille, la fuite comme un aveu trompeur, une faiblesse inacceptable, un mensonge qu'il lui faudra sans cesse nier et supporter à l'infini de son existence.

Elle entre enfin, trainant derrière elle de longs sillons d'eau. Elle entend les tuiles geindre, les chéneaux se révolter, recracher avec dégoût et raffut une pluie tiède et lourde. La fenêtre sale au-dessus de l'établi chargé de bouteilles vides, renversées, certaines brisées, est envahie de poussière et, en fond de toile, du crénelage hirsute des ultimes vestiges hautains de la ville, sans fenêtre éclairée comme si tous les habitants se refusaient à admettre, tout en l'acceptant, le drame en devenir.

La porte de la cuisine grince sur ses gonds mal huilés.

Dans la pénombre, la jeune fille s'assied à la table sur laquelle la mère dort, la tête enfouie entre ses bras croisés. Un ronflement terrible soulève sa large

poitrine de façon irrégulière. Des bulles de vinasse se forment de temps en temps à la commissure des lèvres, éclatent et laissent une trainée rosâtre sur le menton légèrement poilu de la vieille femme.

L'adolescente regarde avec insistance le crâne aux cheveux clairsemés, filandreux et gras. Elle cherche, au plus profond d'elle-même, une seule raison capable de l'aider à concevoir ne serait-ce qu'une once d'amour pour cette mère ; en vain ! Dieu semble même ne l'avoir pas permis.

C'est donc ainsi !

Alors, elle agit, plus par espoir que par résignation. Maintenant, elle pousse la porte de la chambre du frère qui, comme à son habitude perverse, complètement nu, une main encore posée sur son sexe, repose dans des draps douteux et défaits. Entre ces murs témoins de tant de viols dont elle fut la victime, depuis ses quatre, cinq ans, résonnent plus que des cris muets de vengeance ! Elle n'en est plus là et son corps n'a que mépris des choses de la chair ! Seule maintenant une lucidité impérieuse lui commande ce que le curé de la ville, le dernier prêtre de la dernière église, lui a ordonné avec la voix d'un ange salvateur.

Alors donc, elle n'hésite pas !

Le jour désormais se lève avec paresse. La pluie reste suspendue aux nuages qui s'éclaircissent, s'amenuisent et disparaissent peu à peu, poussés par le vent tiède de l'été revenu.

La ville, tout au loin, n'est plus désormais perceptible que par la masse nébuleuse de la pollution qui la recouvre.

La maison du terrain vague existe une dernière fois dans l'entremêlement des sirènes et les faisceaux multicolores des voitures de gendarmes, pompiers, ambulanciers.

Juste avant la ligne d'horizon, un œil avisé peut deviner l'adolescente qui se dirige, à travers champs, vers une ferme. Son visage, ses mains et ses vêtements sont couverts de sang.

Elle traîne derrière elle une vieille hache rouillée dont le tranchant encore maculé de raisiné, laisse à côté des larges sillons creusés par le soc, une fine et longue entaille qui se gorge d'une vie nouvelle.

avec le soutien de la Ville de
FRONTIGNAN LA PEYRADE

Mise en pages : La Fabrikulture

Mail : lafabrikulture@free.fr

Site : <https://www.la-fabrikulture.com>

Blog : lafabrikulture.over-blog.com

La Fabrikulture
...des cultures SIMONS !

